se donne pas la peine de régler lui-même des parties ; mais il dit négligemment à un valet de les calculer, de les arrêter, et de les passer à compte. Il ne sait point écrire dans une lettre : « Je vous prie de me faire ce » plaisir, » ou « de me rendre ce service ; » mais : « J'entends que » cela soit ainsi ; j'envoie un homme vers vous pour recevoir une telle » chose ; je ne veux pas que l'affaire se passe autrement ; faites ce que » je vous dis promptement et sans différer. » Voilà son style.

## XXV

### De la Peur ou du Défaut de Courage.

Cette crainte est un mouvement de l'âme qui s'ébranle ou qui cède, en vue d'un péril vrai ou imaginaire ; et l'homme timide est celui dont je vais faire la peinture. S'il lui arrive d'être sur la mer, et s'il aperçoit de loin des dunes ou des promontoires, la peur lui fait croire que ce sont les débris de quelques vaisseaux qui ont fait naufrage sur cette côte; aussi tremble-t-il au moindre flot qui s'élève, et il s'informe avec soin si tous ceux qui naviguent avec lui sont initiés [1]. S'il vient à remarquer que le pilote fait une nouvelle manœuvre, ou semble se détourner comme pour éviter un écueil, il l'interroge, il lui demande avec inquiétude s'il

[1] Les anciens naviguaient rarement avec ceux qui passaient pour impies ; et ils se faisaient initier avant de partir, c'est-à-dire instruire des mystères de quelque divinité, pour se la rendre propice dans leurs voyages. Voyez le chap. XVI, de la Superstition. (*La Bruyère.*)



ne croit pas s'être écarté de sa route, s'il tient toujours la haute mer, et si les Dieux sont propices [1]. Après cela il se met à raconter une vision qu'il a eue pendant la nuit, dont il est encore tout épouvanté, et qu'il prend pour un mauvais présage. Ensuite, ses frayeurs venant à croître, il se déshabille et ôte jusques à sa chemise, pour pouvoir mieux se sauver à la nage ; et, après cette précaution, il ne laisse pas de prier les nautonniers de le mettre à terre. Que si cet homme faible, dans une expédition militaire où il s'est engagé, entend dire que les ennemis sont proches, il appelle ses compagnons de guerre, observe leur contenance sur ce bruit qui court, leur dit qu'il est sans fondement, et que les coureurs n'ont pu discerner si ce qu'ils ont découvert à la campagne sont amis ou ennemis : mais si l'on n'en peut plus douter par les clameurs que l'on entend, et s'il a vu lui-même de loin le commencement du combat, et que quelques hommes aient paru tomber à ses yeux : alors, feignant que la précipitation et le tumulte lui ont fait oublier ses armes, il court les quérir dans sa tente, où il cache son épée sous le chevet de son lit, et emploie beaucoup de temps à la chercher ; pendant que, d'un autre côté, son valet va par ses ordres savoir des nouvelles des ennemis, observer quelle route ils ont prise, et où en sont les affaires ; et dès qu'il voit apporter au camp quelqu'un tout sanglant d'une blessure qu'il a reçue, il accourt vers lui, le console et l'encourage, étanche le sang qui coule de sa plaie, chasse les mouches qui l'importunent, ne lui refuse aucun secours, et se mêle de tout, excepté de combattre. Si, pendant qu'il est dans la chambre du malade, qu'il ne perd pas de vue, il entend la trompette qui sonne la charge, Ah ! dit-il avec imprécation, puisses-tu être pendu, maudit sonneur qui cornes incessamment, et fais un bruit enragé qui empêche ce pauvre homme de dormir ! Il arrive même que, tout plein d'un sang qui n'est pas le sien, mais qui a jailli sur lui de la plaie du blessé, il fait accroire à ceux qui reviennent du combat qu'il a couru un grand risque de sa vie pour sauver celle de son ami ; il conduit vers lui ceux

[1] Ils consultaient les dieux pour les sacrifices, ou par les augures, c'est-à-dire, par le vol, le chant et le manger des oiseaux, et encore par les entrailles des bêtes. (*La Bruyère.*)

qui y prennent intérêt, ou comme ses parents, ou parce qu'ils sont d'un même pays ; et là il ne rougit pas de leur raconter quand et de quelle manière il a tiré cet homme des mains des ennemis, et l'a apporté dans sa tente.

## XXVI

### Des Grands d'une République [1].

La plus grande passion de ceux qui ont les premières places dans un Etat populaire n'est pas le desir du gain ou de l'accroissement de leurs revenus, mais une impatience de s'agrandir, et de se fonder, s'il se pouvait, une souveraine puissance sur la ruine de celle du peuple. S'il s'est assemblé pour délibérer à qui des citoyens il donnera la commission d'aider de ses soins le premier magistrat dans la conduite d'une fête ou d'un spectacle, cet homme ambitieux, et tel que je viens de le définir, se lève, demande cet emploi, et proteste que nul autre ne peut si bien s'en acquitter. Il n'approuve point la domination de plusieurs, et de tous les vers d'Homère il n'a retenu que celui-ci :

Les peuples sont heureux quand un seul les gouverne [2].

Son langage le plus ordinaire est tel : Retirons-nous de cette multitude qui nous environne ; tenons ensemble un conseil particulier où le

[1] Ou plutôt, *De l'ambition oligarchique.*

[2] *Iliad.*, II, 204.



peuple ne soit point admis ; essayons même de lui fermer le chemin à la magistrature. Et s'il se laisse prévenir contre une personne d'une condition privée, de qui il croie avoir reçu quelque injure : Cela, dit-il, ne se peut souffrir, et il faut que lui ou moi abandonnions la ville. Vous le voyez se promener dans la place sur le milieu du jour, avec des ongles propres, la barbe et les cheveux en bon ordre ; repousser fièrement ceux qui se trouvent sur ses pas ; dire avec chagrin aux premiers qu'il rencontre que la ville est un lieu où il n'y a plus moyen de vivre ; qu'il ne peut plus tenir contre l'horrible foule des plaideurs, ni supporter plus longtemps les longueurs, les crieries et les mensonges des avocats ; qu'il commence à avoir honte de se trouver assis dans une assemblée publique, ou sur les tribunaux, auprès d'un homme mal habillé, sale, et qui dégoûte ; et qu'il n'y a pas un seul de ces orateurs dévoués au peuple qui ne lui soit insupportable. Il ajoute que c'est Thésée qu'on peut appeler le premier auteur de tous ces maux [1] ; et il fait de pareils discours aux étrangers qui arrivent dans la ville, comme à ceux avec qui il sympathise de mœurs et de sentiments.

[1] Thésée avait jeté les fondements de la république d'Athènes, en établissant l'égalité entre les citoyens. (*La Bruyère.*) Voy. Pausanias, *in Atticis*, chap. III.

## XXVII

### D'une tardive Instruction.

Il s'agit de décrire quelques inconvénients où tombent ceux qui, ayant méprisé dans leur jeunesse les sciences et les exercices, veulent réparer cette négligence, dans un âge avancé, par un travail souvent inutile. Ainsi un vieillard de soixante ans s'avise d'apprendre des vers par cœur, et de les réciter à table dans un festin [1], où la mémoire venant à lui manquer, il a la confusion de demeurer court. Une autre fois, il apprend de son propre fils les évolutions qu'il faut faire dans les rangs à droite ou à gauche, le maniement des armes, et quel est l'usage à la guerre de la lance et du bouclier. S'il monte un cheval que l'on lui a prêté, il le presse de l'éperon, veut le manier; et, lui faisant faire des voltes et des caracoles, il tombe lourdement, et se casse la tête. On le voit tantôt pour s'exercer au javelot le lancer tout un jour contre l'homme de bois [2], tantôt tirer de l'arc, et disputer avec son valet lequel des deux donnera mieux dans un blanc avec des flèches;

[1] Voyez le chapitre de La Brutalité. (*La Bruyère.*)

[2] Une grande statue de bois qui était dans le lieu des exercices, pour apprendre à darder. (*La Bruyère.*) Cette explication est une conjecture ingénieuse de Casaubon, confirmée par une lampe antique sur laquelle M. Visconti a vu *le palus*, revêtu d'habillements militaires, contre lequel s'exerçaient les gladiateurs.



vouloir d'abord apprendre de lui, se mettre ensuite à l'instruire et à le corriger, comme s'il était le plus habile. Enfin, se voyant tout nu au sortir du bain, il imite les postures d'un lutteur; et par le défaut d'habitude, il les fait de mauvaise grâce, et il s'agite d'une manière ridicule.

## XXVIII

### De la Médisance.

Je définis ainsi la médisance, une pente secrète de l'âme à penser mal de tous les hommes, laquelle se manifeste par les paroles. Et pour ce qui concerne le médisant, voici ses mœurs. Si on l'interroge sur quelque autre, et que l'on lui demande quel est cet homme, il fait d'abord sa généalogie. Son père, dit-il, s'appelait Sosie [1], que l'on a connu dans le service et parmi les troupes sous le nom de Sosistrate, il a été affranchi depuis ce temps, et reçu dans l'une des tribus de la ville [2] : pour sa mère, c'était une noble Thracienne; car les femmes de Thrace, ajoute-t-il, se piquent la plupart d'une ancienne noblesse [3] : celui-ci, né de si honnêtes gens, est un scélérat qui ne mérite que le

[1] C'était chez les Grecs un nom de valet ou d'esclave. (*La Bruyère.*)

[2] Le peuple d'Athènes était partagé en diverses tribus. (*La Bruyère.*)

[3] Cela est dit par dérision des Thraciennes, qui venaient dans la Grèce pour être servantes, et quelque chose de pis. (*La Bruyère.*)

gibet. Et retournant à la mère de cet homme qu'il peint avec de si belles couleurs[1] : Elle est, poursuit-il, de ces femmes qui épient sur les grands chemins[2] les jeunes gens au passage, et qui, pour ainsi dire, les enlèvent et les ravissent. Dans une compagnie où il se trouve quelqu'un qui parle mal d'une personne absente, il relève la conversation. Je suis, lui dit-il, de votre sentiment ; cet homme m'est odieux, et je ne puis le souffrir : qu'il est insupportable par sa physionomie! Y a-t-il un plus grand fripon et des manières plus extravagantes? Savez-vous combien il donne à sa femme pour la dépense de chaque repas? trois oboles[3], et rien davantage ; et croiriez-vous que, dans les rigueurs de l'hiver, et au mois de décembre[4], il l'oblige de se laver avec de l'eau froide? Si alors quelqu'un de ceux qui l'écoutent se lève et se retire, il parle de lui presque dans les mêmes termes. Nul de ses plus familiers amis n'est épargné : les morts même dans le tombeau ne trouvent pas un asile contre sa mauvaise langue[5].

[1] Cette transition est du traducteur.

[2] La Bruyère croyant qu'il s'agit encore de la Thracienne, fait ici la note suivante : « Elles tenaient hôtellerie sur les chemins publics, où elles se mêlaient » d'infâmes commerces. » Cependant le manuscrit du Vatican montre qu'un nouveau portrait commence à ces mots : « Elle est de ces femmes. » Voir sur cet endroit la note de Schweighæuser.

[3] Il y avait au dessous de cette monnaie d'autres encore de moindre valeur. (*La Bruyère.*) Le grec parle de trois petites pièces de cuivre, dont huit font une obole. L'obole est évaluée, par l'abbé Barthélemy, à trois sous de France.

[4] Le grec dit : « Le jour de Neptune. »

[5] Il était défendu chez les Athéniens de parler mal des morts, par une loi de Solon, leur législateur. (*La Bruyère.*)



## XXIX

### Du Goût qu'on a pour les Vicieux[1].

Le goût que l'on a pour les vicieux est une sorte d'inclination pour tout ce qui est mal. L'homme qui a ce défaut aime à se trouver avec les vaincus, et avec ceux qui sont honnis et condamnés par la voix publique, espérant que ses relations avec eux le rendront plus expert et plus redoutable. Si on lui nomme quelques gens de bien, il dit : « Oui comme on l'est ! » et il ajoute : que personne n'est vertueux, et que tout le monde se ressemble. Tantôt il accuse l'honnête homme d'être honnête homme ; tantôt il proclame que le méchant seul est libre. Si l'on veut le faire convenir du tort que fait un méchant à la société[2], il avouera que tout ce qu'on dit de lui est vrai, mais qu'il faut au moins reconnaître

[1] Jusqu'ici nous nous sommes contentés de conserver toutes les notes de La Bruyère sur Théophraste, et de nous approprier ce qui nous a semblé le plus important dans les travaux de nos devanciers. Mais pour les deux chapitres suivants, qui n'ont été retrouvés que dans ces derniers temps, nous avons cru devoir en donner une traduction originale, en conservant toutefois les titres tels que La Bruyère, qui ne connaissait pas les chapitres, les a donnés dans son *Discours sur Théophraste*. L. de S.

[2] Il y a ici dans le texte une lacune que nous avons cru devoir remplacer ainsi, pour la suite du discours. Schweighæuser supplée par ces mots : « Si quelqu'un » le consulte au sujet d'un méchant homme, » et ajoute ensuite : « Il me paraît » qu'il est question d'un homme auquel on veut confier quelques fonctions po- » litiques. »

en lui de certaines qualités : c'est qu'il a de l'esprit, qu'il est très-attaché à ses amis, et qu'il a de l'avenir. Puis il cherche à prouver qu'il n'a jamais trouvé d'homme plus capable. Il est toujours du parti de celui qui est obligé de se défendre en justice[1], ou qui est traduit devant le tribunal. Il s'assiéra quelque jour à côté de l'accusé, et proposera qu'on ne juge point l'homme, mais le fait. Ne suis-je pas, dit-il quelquefois, ne suis-je pas le chien du peuple, puisque je veille sur ceux qui veulent lui nuire? Comment aurions-nous des gens qui s'occupent des intérêts publics, si nous rejetions de tels hommes? Il aime à protéger les hommes les plus corrompus, et à siéger dans les tribunaux, quand il y a quelque sale affaire. S'il juge une cause, il prend en mauvaise part tout ce que disent chacun des deux adversaires. En somme, cette passion des gens vicieux est sœur du vice, et le proverbe est bien vrai : «Qui se ressemble » s'assemble, » c'est-à-dire qu'on cherche toujours et partout son semblable[2].

[1] C'est-à-dire, celui contre qui s'élèvent les plus graves préventions.

[2] On croit que cette dernière phrase, depuis ces mots : *En somme*, n'est pas de Théophraste.



## XXX

### Du Gain sordide.

L'amour du gain sordide n'est autre chose que le besoin de gagner à tout prix. Celui qui en est possédé est homme à se priver, en ne mangeant que la quantité de pain qui lui est absolument nécessaire ; à tenter d'emprunter de l'argent à un étranger qui s'arrête chez lui. Quand il sert à table, il dit qu'il est de toute justice que celui qui découpe ait une part double, et aussitôt il se la donne. S'il vend du vin[1], il le trempe d'eau, même pour son ami. Il ne va voir un spectacle avec ses enfants, que quand les directeurs annoncent que la représentation sera gratuite. S'il voyage aux frais de l'État, il laisse chez lui l'argent qui lui est assigné pour les dépenses de route, et en emprunte à ceux qui sont chargés avec lui de la même mission. En chemin, il charge son valet d'un fardeau beaucoup plus lourd qu'il ne peut le porter, et ne lui accorde qu'une ration de vivres bien moindre que celle des autres.

[1] Chez les anciens, les propriétaires de vignes vendaient ou faisaient vendre eux-mêmes le vin qui dépassait la quantité nécessaire à leur consommation. Cet usage se retrouve aujourd'hui à Florence, où les palais les plus somptueux ont une sorte de guichet au rez-de-chaussée, par où se débite le vin du maître. L'acheteur passe une bouteille avec son argent, et un instant après on lui rend la bouteille pleine. En France même, sous Louis XIV, une coutume semblable existait pour les gens de robe, et les ruines de Pompéi attestent encore que ces habitudes d'ordre et d'économie remontent aux anciens.

Quand il est arrivé, il n'a point de cesse qu'il n'ait reçu sa part des présents de bienvenue, pour la vendre ensuite. Au bain, s'il se fait frotter d'huile, il dit à l'esclave : « L'huile que tu m'as achetée est rance », et il se sert de celle d'un autre. Si quelqu'un de sa maison trouve la plus petite monnaie, il en réclame la moitié en s'écriant : *Mercure est commun*. Quand il donne son vêtement à nettoyer, il en emprunte un autre à l'un de ses amis, et attend pour le rendre qu'on le lui demande, et ainsi pour tout. C'est lui-même qui distribue les provisions à ses gens, et il se sert pour cela d'une mesure économique et dont le fond est bombé, et ne manque jamais d'égaliser le dessus quand elle est pleine. Il se fait donner par un ami des objets qu'il revend ensuite. S'il lui faut payer une dette de trente mines, il a toujours quatre drachmes de moins quand il s'agit de payer[1]. Si ses enfants ont manqué d'aller à l'école, à cause de quelque indisposition, il a soin de diminuer à proportion la somme qu'il paie au maître ; et pendant le mois d'Anthestérion[2] il ne les y envoie point; car il ne veut pas payer un mois où tant de fêtes théâtrales interrompent les études. Si un esclave lui paie en monnaie de cuivre la contribution qu'il exige de lui, il lui demande quelque chose de plus pour la perte du cuivre sur l'or; et il agit de même envers le fermier qui lui rend ses comptes. Quand il arrive à un repas de corps, il demande à prendre sur le service commun une part pour ses enfants, et compte les demi-raves qui sont restées sur la table, de crainte que les esclaves qui les desservent ne les prennent. S'il fait un voyage avec quelques personnes de sa connaissance, il se sert de leurs esclaves, et pendant ce temps-là, il loue le sien, sans partager avec personne le profit qu'il en tire. Il va plus loin : si l'on se réunit chez lui pour faire un repas à frais communs, il cherche à soustraire une partie du bois, des

[1] Il fallait cent drachmes pour faire une mine : le gain de cet homme serait donc dans une proportion de 20 centimes sur 50 francs. La mine ayant une valeur de 95 francs de notre monnaie, c'était en réalité 3 francs 80 centimes sur 2,850 francs.

[2] Les fêtes publiques de ce mois étaient les Anthestéries, fêtes en l'honneur de Bacchus.

[3] Un maître louait à d'autres ses esclaves, et prélevait un droit sur le produit de son travail. Ce droit ne pouvait guère se payer en or, ni même en argent.



lentilles, du vinaigre, du sel et de l'huile de lampe, qu'il a fournis. Si l'un de ses amis se marie ou marie sa fille, il se met en voyage pour quelque temps afin de n'avoir point à donner de présents de noces. Et chez ses connaissances il aime à emprunter de ces choses qu'il sait qu'on ne lui redemandera pas, ou qu'on n'oserait recevoir s'il voulait les rendre. [1]

[1] Nous avons traduit cette phrase selon le sens que lui donne Schweighæuser, d'après les corrections de Coray et de Schneider : il nous semble préférable à tous les autres.